

## CHAPITRE IX.

### LES TYRANNIES.

« La justice est une vierge qui doit sa naissance à Jupiter. Les dieux mêmes qui habitent l'Olympe ont du respect pour elle. Si quelqu'un la blesse et l'outrage, sur-le-champ elle porte ses plaintes à Jupiter contre les hommes, afin que les peuples payent les crimes des rois qui marchent dans les voies obliques de l'iniquité. Rois, mangeurs de présents, δωροφάγοι, redoutez la vengeance de Jupiter.... Les bêtes féroces, les poissons, les oiseaux peuvent se dévorer entre eux, parce qu'ils ne connaissent pas la justice que Jupiter a donnée aux hommes pour être la source de tous les biens. »

Ainsi chantait Hésiode dans *les Travaux et les*

*Jours*<sup>1</sup> ; et le poëte se plaignait d'être né dans le siècle de fer où la misère était infinie, où la discorde armait les uns contre les autres les voisins et les parents, où les peuples périssaient, où des familles entières disparaissaient en quelques années, où souvent toute une ville était la proie d'un seul méchant qui méditait contre elle de détestables projets. Venu plus d'un siècle après l'époque des poëmes homériques, Hésiode avait eu le spectacle d'une confusion où se débrouillait d'une manière pénible et douloureuse la civilisation hellénique.

Après les invasions des Grecs en Asie, la monarchie patriarchale et naïve des anciens jours n'était plus possible parmi eux. Les chefs héréditaires des tribus, les rois, eurent des compétiteurs violents dans les nobles qui, s'estimant leurs égaux, ne voulurent plus leur obéir. Autant d'États, autant

<sup>1</sup> Vers 239-256. Personne n'a mieux parlé d'Hésiode que Velleius Paterculus, tant pour marquer l'époque où il vivait, que pour caractériser sa poésie. « *Hujus temporis æqualis Hesiodus fuit, circa cxx annos distinctus ab Homeri ætate, vir perelegantis ingenii, et mollissima dulcedine carniuum memorabilis...* » Lib. I, cap. vii.

de commotions dont le résultat fut presque toujours la substitution d'une oligarchie oppressive à l'antique royauté. Ainsi presque partout le peuple que les rois, dans leur intérêt même, avaient gouverné avec justice, se trouva malheureux et avili. Il rencontra des défenseurs parmi ceux des nobles qui se sentirent eux-mêmes blessés par leurs égaux, et qui comprirent quel profit il y aurait à mêler leur vengeance aux ressentiments de la foule.

Avec de tels chefs le peuple renversa les oligarchies, mais ses vengeurs devinrent bientôt ses maîtres. Alors dans la plupart des villes une sorte de royauté se releva, qui est une des plus curieuses singularités de la société antique.

Puisque dans la plupart des cités grecques, les oligarchies qui avaient renversé les rois, avaient été vaincues à leur tour, cette double révolution atteste assez que les principes d'un gouvernement durable manquaient. Ni traditions ni lois, dont l'autorité pût diriger les hommes et les contenir. La force décidait de tout; aussi le pouvoir appartint à l'épée. La parole régnera plus tard.

Des chefs militaires se mirent à la tête du peuple et les premiers démagogues furent des généraux.

Après avoir flatté le peuple, après l'avoir conduit au combat contre les oligarques, ils l'asservirent. Le dénouement fut le même dans presque toutes les villes. Un seul homme usurpa la souveraine puissance et gouverna au gré de ses passions. Le salut de ses concitoyens dépendit uniquement de ses qualités et de ses vices.

Les commencements de la tyrannie n'étaient pas difficiles. Le peuple dans sa haine contre les puissants et les riches appuyait l'usurpateur, et il applaudissait, s'il voyait les grands spoliés et proscrits. Mais peu à peu les défiances du nouveau maître descendaient dans le peuple même. Les assemblées, les réunions devenaient suspectes au tyran qui préférait que les citoyens demeurassent inconnus les uns aux autres. L'isolement et le silence les rendaient plus faciles à gouverner. L'usurpateur ne se trompait pas quand il craignait de n'être pas épargné dans les conversations et les discours. Comment par son gouvernement arbitraire n'eût-il pas soulevé les censures et les plaintes? Il appauvrissait les propriétaires par des exactions qu'il renouvelait sans cesse; il s'éloignait des meilleurs citoyens pour vivre avec

des étrangers et des esclaves ; il s'appropriait les revenus publics et s'entourait d'une garde dispenseuse. On le voyait aussi se maintenir presque toujours en guerre avec les petits États voisins, afin que ceux qu'il gouvernait eussent besoin de ses talents militaires, et pour qu'ils ne connussent pas l'indépendance et la sécurité que donne la paix.

Quelquefois les tyrannies présentaient un autre aspect, quand l'usurpateur avait des qualités heureuses, et l'ambition de ressembler à un roi. Alors il administrait en sage économie les deniers de la ville, il en employait les revenus à élever des monuments et des temples. Il mêlait ses propres richesses à la fortune publique, il était non pas le fléau, mais le tuteur de la cité. Si dans ses mœurs il n'était pas toujours sévère, du moins il s'étudiait à le paraître ; il se gardait bien de ces offenses qui éveillent dans les âmes d'implacables haines. Il respectait les dieux, il honorait le génie, et distribuant avec justice les distinctions et les récompenses, il n'épargnait rien pour rendre son pouvoir plus aimable que la liberté.

Pervers ou habiles, tous ces usurpateurs avaient un même désir, c'était de transmettre à leurs

enfants la puissance qu'ils exerçaient. Ils voulaient fonder des dynasties et devenir la souche d'une race de rois. Ces parvenus d'un jour rêvaient la perpétuité. Mais ici s'accomplissait le châtiment des tyrannies qui, par leur nature même, étaient essentiellement viagères. Lorsque l'usurpateur avait le bonheur assez rare de mourir dans son lit, sa mort était le signal attendu de la délivrance et d'une révolution. Les oligarques cherchaient à ressaisir la domination ; le peuple à reprendre sa liberté. Contre ces deux espèces d'ennemis, les enfants de l'usurpateur avaient presque toujours le dessous. Tués ou bannis, ils payaient pour leur père.

On disait chez les Grecs que par un admirable effet de la bonté des dieux, jamais la tyrannie ne s'était conservée dans la même famille jusqu'à la troisième génération.

Toutes les villes de la Grèce furent soumises pendant un certain temps au régime des tyrannies, hormis Sparte qui eut pour rempart contre l'usurpation d'un seul, la jalouse égalité et l'industrieuse organisation de son oligarchie. Lorsque Sparte dans son inimitié contre Athènes, voulut y rétablir

la tyrannie d'Hippias, ses alliés répugnèrent à la perfidie d'un pareil dessein, et dans l'assemblée générale, Sosiclès de Corinthe s'écria : « Le ciel peut prendre la place de la terre, et la terre celle du ciel ; les hommes peuvent vivre au milieu de la mer, et les poissons habiter le séjour des hommes, puisque vous, Lacédémoniens, vous songez à détruire l'isocratie, et à rétablir la tyrannie dans les villes. Vous ne pouviez concevoir un projet plus injuste et plus coupable : car enfin si la tyrannie vous paraît si bonne, donnez-vous à vous-mêmes un tyran et vous pourrez alors en donner aux autres. Mais c'est après avoir su jusqu'ici préserver Sparte du fléau de la tyrannie, que vous voudriez le porter ailleurs<sup>1</sup> ! » Dans la vivacité de cette apostrophe, il y avait autant d'éloge que de blâme pour les Lacédémoniens.

La plus longue tyrannie fut celle qu'exercèrent à Sicyone Orthagoras et ses enfants. Les plus illustres cités de la Grèce que gouvernèrent des tyrans pendant deux générations, furent Corinthe et Athènes que nous rencontrerons bientôt. La ty-

<sup>1</sup> Herodot. *Terps.*, lib. V, cap. xci.

rannie eut en Sicile son éclat et des effets que nous apprécierons.

Pour ce qui est de Sicyone, cette ville fut enveloppée dans la conquête que firent les Doriens du Péloponèse, et son territoire devint une partie de l'Argolide<sup>1</sup>. Mais à Sicyone, l'aristocratie dorienne ne sut pas comme à Sparte fonder un État ou suivant l'expression antique, une harmonie durable. L'anarchie dans les rangs des vainqueurs rend toujours leur joug plus pesant. Elle amena des révoltes d'où sortit une tyrannie. Un homme du peuple, un cuisinier appelé Orthagoras, s'empara du pouvoir et son gouvernement ne fut ni cruel, ni malhabile. Aussi ce cuisinier fonda une dynastie. Des descendants d'Orthagoras le plus connu est Clisthène, aïeul maternel du Clisthène qui divisa les Athéniens en dix tribus. Ce Clisthène, celui de Sicyone, s'occupa surtout de venger sa patrie des humiliations que lui avait fait subir la dorienne Argos. Dans sa haine contre tout ce qui était dorien, il changea même le nom des tribus de sa ville, afin qu'il n'y eût rien de commun entre Ar-

<sup>1</sup> Pausanias, t. I, p. 369. Éd. Clavier.

gos et Sicyone. Parmi les nouveaux noms qu'il choisit, il y en eut de bizarres et même d'insultants. Sicyone eut une tribu des ânes, et une autre des cochons<sup>1</sup>. Emportements de la réaction populaire contre tous les souvenirs de l'aristocratie dorienne. Ce fut la destinée de Sicyone de passer toujours du joug d'une faction à la domination d'un tyran, jusqu'au moment où elle fut pacifiée par Aratus qui la fit entrer dans la ligue des Achéens. Mais déjà la Grèce chancelait, et les Romains n'étaient pas loin.

Quand une tyrannie prenait fin, l'anarchie faisait presque toujours explosion. La ville de Mégare, après avoir reconquis son indépendance sur Corinthe qui l'avait asservie, accepta d'abord la tyrannie de Théagènes, puis le chassa. Dès lors la lutte entre les factions aristocratique et populaire prit un caractère de fureur. Les pauvres entraient dans les maisons des riches, prétendaient s'y faire traiter magnifiquement, et s'ils rencontraient un refus, se livraient aux plus brutales violences. La faction démagogique publia un décret qui forçait les créan-

<sup>1</sup> Herodot. *Terps.*, lib. V, cap. LXVIII.

ciens à rendre les intérêts qu'ils avaient reçus; cette étrange revendication s'appela *παλιντοκία*, c'est-à-dire répétition d'intérêts<sup>1</sup>. Ainsi la guerre que de nos jours certains théoriciens ont faite au capital, est une réminiscence de la démagogie grecque.

Dans la civilisation hellénique, la tyrannie, telle que nous l'avons caractérisée, tient une si grande place, que trois des principaux écrivains politiques de la Grèce se sont arrêtés avec complaisance sur un pareil sujet. Pour Aristote, la tyrannie est une dégénérescence de la monarchie, comme la démagogie est une dégradation de la république; il en explique les conditions avec une froide perspicacité, sans déclamations<sup>2</sup>. Platon est plus oratoire et plus pathétique. Il montre comment d'une excessive liberté naît l'extrême servitude<sup>3</sup>. Le peuple a l'habitude de se passionner pour un homme, de lui confier tous ses intérêts et de travailler à l'agrandir. Qu'arrive-t-il? Ce chef du peuple, sûr de

<sup>1</sup> Plutarch. *Quæstiones græcae*, t. VII, p. 183, 184. Ed. Reiske.

<sup>2</sup> Arist. *Polit.*, lib. II, V et passim.

<sup>3</sup> *De Republ.*, lib. VIII, IX.

l'appui de la multitude, poursuit les meilleurs citoyens, les accable d'accusations calomnieuses, du tribunal les traîne au supplice, remplit la ville de meurtres, abolit les dettes, fait un nouveau partage des terres, et se trouve de crime en crime n'avoir plus d'autre refuge que la tyrannie. Platon qui, à Syracuse, fut l'hôte des deux Denys, n'avait qu'à recueillir ses souvenirs pour peindre le gouvernement arbitraire des tyrans, leurs calculs, leurs transes et l'espèce de fatalité qui les emprisonnait. Un autre disciple de Socrate, Xénophon<sup>1</sup>, rapporta également de Syracuse des impressions qui lui servirent à composer un de ces ouvrages aimables et courts dans lesquels les anciens mariaient la raison et la grâce avec un charme ineffable. Xénophon suppose que le poète Simonide se permit un jour d'interroger Hiéron, un des tyrans les plus illustres de la Sicile, sur des choses qu'à son sens Hiéron devait mieux savoir que lui. En effet, de simple citoyen Hiéron est devenu roi; il a vécu dans ces deux conditions, il en connaît les plaisirs et les peines, et peut mieux que per-

<sup>1</sup> Xenoph. *Hier.*

sonne en indiquer les différences. Loin de s'offenser de la curiosité de Simonide, le tyran de Syracuse se prête à la conversation ; il dit ce qu'il éprouve, répond à toutes les questions du poète et le laisse lire dans son âme. Hiéron avoue qu'il n'est pas heureux. Quels peuvent être ses plaisirs ? Ceux de la table ? On ne les connaît plus quand on dîne somptueusement tous les jours : le goût s'émousse. Ceux de l'amour ? Quel roi est aimé pour lui-même ; c'est toujours là qu'il est le plus trompé. La défiance est pour le tyran une nécessité de toutes les heures ; le sommeil et la volupté sèment autour de lui les pièges et les périls. Le tyran passe ses jours et ses nuits comme si tous les hommes l'avaient condamné à mort pour son injustice. Enfin, et c'est le dernier trait, ce qu'il y a de pis dans la tyrannie, c'est qu'il est impossible de s'en défaire. Hiéron se donne pour si malheureux que Simonide est obligé de le consoler. Il lui offre un moyen de bonheur, c'est de remplir tous les devoirs d'un roi, de regarder sa patrie comme sa maison, ses concitoyens comme ses amis, ses amis comme ses enfants. Tout cela est dit sur le ton d'une familiarité noble et douce. Xénophon n'a ni l'austère gravité

d'Aristote, ni la dramatique véhémence de Platon, mais peut-être dans le *Hiéron*, où son style et ses peintures ont une réalité si pénétrante, s'est-il montré plus vrai que ces deux grands génies qui le dépassent par tant d'autres côtés.

---